

Chemin de vérité

Pourquoi l'Abbaye a-t-elle donné une grande place à Jean Sullivan dans sa réflexion, dans ses programmes, dans sa bibliothèque ?

On peut répondre que fréquenter Jean Sullivan, c'est entendre en soi une parole qui fait dire « oui c'est vrai, c'est ainsi que l'on peut poser la question de Dieu et la question de l'homme : dire Dieu en disant l'homme. » C'est s'engager sur un chemin de vérité, d'ouverture. « Le seul scandale, écrivait d'ailleurs Jean Sullivan, c'est que la vérité soit cachée sous de somptueuses apparences. »

Depuis longtemps, l'Abbaye s'est voulue ouverte à une vision de la vie, de la foi qui sorte des idées reçues, parfois passivement et que l'on garde comme un dépôt. On peut même dire que, dès les origines de la maison, nos devancières lui ont donné le sens d'une ouverture dans l'accueil d'un large public qui les rendaient proches de la vie humaine multiple. C'était déjà un certain ton donné à la maison.

C'est surtout depuis 1998 que l'Abbaye a intensifié sa recherche aidée par des personnes proches : Elie Geffray, prêtre du diocèse de St Briec et Yohann Abiven de Rennes. Elle a proposé un programme d'activités spirituelles et culturelles en faisant appel à des intervenants qualifiés et offrant ainsi à un public intéressé, une possibilité de connaissance, on pourrait dire d'une certaine formation.

Jean Sullivan n'est pas venu à l'Abbaye, il a eu l'occasion d'aller à La Briantais, un centre culturel dont nous étions proches et, à la fermeture de cette maison, des groupes se sont dirigés vers l'Abbaye, des groupes proches aussi de Sullivan et de Marcel Légaut.

Chez Sullivan, nous apprécions une clairvoyance, une vision lumineuse du présent et de l'avenir. Les mots réveillent l'expérience qui est la nôtre et appellent à marcher « le bonheur est dans l'incessante marche ». « On dirait que vous avez vécu ce que j'ai vécu » disait une auditrice à Jean Sullivan.

J'ai envie de dire que Jean Sullivan, dans ce qu'il est, dans ce qu'il dit, nous rend Dieu intéressant : Dieu, une découverte, une expérience et non une possession : « Je suis celui que tu découvriras ».

Le rebelle

En Jean Sullivan, nous aimons le rebelle, non au sens d'un résistant entêté mais « le rebelle à... » « le rebelle aux... », fidèle à la voix des profondeurs qui parle en chacun, qui donne d'exister au-dedans, de l'intérieur, le rebelle qui refuse les automatismes, les conformismes non nécessaires.

C'est l'homme rebelle à l'idéologie religieuse, au système qui conditionne, à une théologie conventionnelle qui, dit-il, est barrage contre la lecture de la Bible.

C'est le rebelle aux certitudes, aux rites qui empêchent de marcher, d'être éveillé. C'est l'insurgé contre les moyens de puissance, de prestige, dont les disciples du Christ serviteur ont pu se servir au cours de l'histoire, pour prêcher Dieu « La chose inouïe, dira-t-il, c'est qu'on se soit servi de l'abaissement de Dieu et de sa discrétion pour diriger par des moyens de puissance ».

Quand Jean Sullivan relit les étapes de sa formation aux petit et grand séminaires et au début de son ministère, c'est toujours pour se dire que ses maîtres à penser avaient confondu, avec bonne foi, la culture chrétienne et le message évangélique.

Si nous sommes sensibles, à cet égard, à la parole de Sullivan, c'est qu'elle traduit fidèlement ce qu'une éducation religieuse a pu développer à une certaine époque et que ce fut une libération de vivre un aggiornamento dans l'Église. La vie religieuse a trouvé

un nouveau souffle en puisant véritablement à la source. Le monde des rebelles sera, à la suite de l'écrivain, le monde de ceux qui auront retrouvé « la source qui coule de nuit ».

Fils de l'Évangile

Pour nous qui voulons que notre maison soit un lieu de vie, de ressourcement, la Parole de Jean Sullivan met en mouvement parce qu'il est vrai « *fils de l'Évangile* ». De Jésus-Christ, il dit sans cesse qu'il est le chemin. De lui, nous entendons toujours que les affirmations péremptoires ne révèlent rien quand la vie n'invite pas : « Ce ne sont pas ceux qui disent Seigneur, Seigneur qui entreront dans le Royaume des Cieux... »

C'est une parole liée à la vie concrète, à l'éveil, que suscite l'Évangile. Lire l'Évangile, dit Sullivan, c'est naître ailleurs, partir, créer à nouveau... « Ne croyez jamais trop ceux qui disent : il est ici, il est là, il est toujours ailleurs ».

Et Jean Sullivan (Joseph Lemarchand), « *le marchant* » nous invite à marcher avec lui vers cet ailleurs, vers ce qui est vital pour chacun. À l'école de l'Évangile, nous sommes appelés à la foi qui est dans le faire et non dans l'intellectualité. Nous sommes appelés à ce qui sauve véritablement : l'oubli de soi, le don, la disponibilité infinie, l'attention aux petits. C'est le Dieu humble que Jean Sullivan veut faire connaître.

« Ô Dieu, si tu avais la puissance que l'on dit que tu as, je dirais que Tu n'es pas, Dieu faible, absent, qui ne t'éloignes que pour élargir le cœur infiniment. Qu'on ne me parle plus de ton omnipotence ; c'est dans ta faiblesse que je t'adore »¹.

La puissance de l'Église n'aura de sens que renoncée.

À proprement parler, il n'y a pas de doctrine dans les Évangiles, il y a une pratique, une respiration et nous n'avons jamais fini de le découvrir de manière nouvelle, au plus secret de nous-mêmes.

¹ Jean SULLIVAN, *Devance tout adieu*, p. 190

C'est à l'intériorité que Jean Sullivan nous renvoie.

La rupture

Dans la vie de Jean Sullivan, il est une expérience qui est pour nous, riche de sens. Nous pouvons l'appeler rupture (la rupture instauratrice dirait peut-être Michel de Certeau), l'exil, le désert ou encore la distance par rapport à toute une tranche de vie.

C'est le départ de Jean Sullivan qui, après le choc de la mort de « petite mère » quitte la maison, le village, le pays, pour la ville.

« La mort de ma mère me permit de me détacher radicalement du folklore religieux... et fit de moi un errant. Je quittai définitivement le monde du village pour le désert des villes. »²

« Quand revenu une fois au village, je parvins au sommet de la côte d'où le village par-dessus le cimetière est saisi dans un seul regard, je l'expulsais pour toujours »³.

Cette expérience dans la vie de Sullivan, force notre admiration et nous montre jusqu'où peut aller le don d'une vie, la remise de soi à l'appel profond qui invite à quitter tout avoir pour suivre une direction intérieure éprouvante mais appelante.

C'est le mouvement de la mort pour la vie : « Ça fait du bien de mourir écrivait Jean Sullivan, après tu vis davantage ».

« Quand on survit, on est nettoyé de beaucoup de désirs et de peurs mais il y a un moment difficile à supporter »⁴.

Connaître Jean Sullivan dans ce passage, c'est pour nous, voir le signe d'une vie qui s'accomplit dans le don et la vérité de ce qu'il avait découvert de Jésus-Christ : « Si le grain tombé en terre ne meurt pas, il demeure seul... »⁵.

² Jean SULLIVAN, *Matinales*, p 30

³ Jean SULLIVAN, *Matinales*, p 32

⁴ Ibid.

⁵ Jn. 12, 24

« Il me semble maintenant que, si j'ai tant rencontré de nomades, d'exclus, d'hommes et de femmes blessés qui vinrent vers moi, à travers mes livres, dans l'illusion que je détenais un secret, hors du texte, c'est que j'avais renoncé à tout enracinement »⁶.

C'est le mouvement pascal de la vie de Sullivan. Et cette vie est appel pour nous. Se perdre pour se trouver : « Celui qui perd sa vie la sauve ».

Le buisson ardent

En relisant l'expérience de Jean Sullivan et son message, c'est l'image du buisson ardent qui me revient, une expérience fondatrice. Entendre au plus désert de soi-même, à travers l'épaisseur buissonnante de son être, le nom de Dieu comme une présence, un feu qui ne se consume pas et que l'on découvre progressivement par la réponse que l'on apporte à ce souffle intérieur.

« L'amour de Dieu pour les hommes, qui se manifeste en plénitude dans l'incarnation, n'est autre que le murmure de ce nom qu'il nous souffle éternellement, le feu de sa présence éternelle qui ne cesse de monter du foyer de notre conscience. Dieu ne nous aime pas extérieurement comme nous-mêmes le faisons mais intérieurement par son être et par l'être que nous sommes, en nous transfusant sans cesse sa vie ». (Philippe Mac Léod)

C'est cette intériorité que nous trouvons dans la fréquentation de Sullivan et qui anime notre foi.

« Celui qui aime est né de Dieu et connaît Dieu. »⁷

Sœur Simone Gendrot
L'Abbaye

⁶ Jean SULIVAN, *Matinales* p 32

⁷ 1 Jn. 4,7-8

